

Lambert se bouffait les ongles.

Le clair-obscur plongeait les trois flics dans un espace-temps imprécis, vaseux, perdus dans le compte des jours et des nuits. Une odeur d'alcool et de tabac froid avait empli la petite pièce. La fatigue s'entendait dans les voix mal réveillées, rauques malgré l'heure avancée de la matinée. Ils fumaient à la chaîne, serrés autour de l'écran, et personne dans les locaux de la préfecture n'allait leur rappeler la loi.

– Qu'est-ce qu'il fout ?

– Il se déshabille.

– C'est tout ? Ça vient d'où ce truc ?

– Un dossier de Guérin. C'est Lambert qui régale.

Berlion, une cigarette écrasée entre les dents, se tourna vers le fond de la pièce : Hé, Lambert, tu veux pas le revoir ?

Lambert jeta un coup d'œil vers la porte. La cigarette passa au coin de la bouche de Berlion, et le filtre grinça entre ses prémolaires.

– T'inquiète, Guérin est pas là !

Ils s'esclaffèrent, des rires de mépris.

– Regarde, regarde !

Les trois flics se collèrent au petit écran, expulsant des nuages de fumée compacts.

– Merde, il court entre les voitures !
– C'est où ?
– Porte Maillot, sous le pont. Une vidéo de surveillance.

– Hé ! On dirait qu'il regarde la caméra !
– Tu parles, il sait même pas qu'il est filmé.
– Il est monté comme un âne.
– T'excite pas, Roman.

Roman bouscula Savane du coude.

– Va te faire foutre.

Lambert mesurait l'étendue des dégâts ; l'équation était simple : plus il avait de mauvaises idées, plus il s'en voulait. Si Guérin débarquait maintenant, il était bon pour un savon.

– Nom de Dieu ! La Peugeot a failli l'éclater !
– Y va s'en prendre une.
– Y a au moins dix bagnoles empilées.
– Et ce cinglé qui galope...

Sur l'écran monochrome un jeune type, nu et bras tendus vers le ciel, remontait en courant le périphérique intérieur. Les voitures braquaient pour l'éviter, des scooters s'écrasaient sur les rails de sécurité. La boutique à l'air, il courait à la rencontre des voitures avec au visage un sourire de prophète. Poussant des cris qu'on n'entendait pas et l'air incontestablement joyeux, il offrait ses flancs nus aux carcasses de métal. En bas de l'écran des chiffres numériques indiquaient la date, et d'autres l'heure. 09 h 37. Après les minutes, s'égrenaient lentement des secondes, beaucoup plus lentement que l'homme ne lançait ses jambes en avant. Il était maigre, la peau blanche, avec une élégance de héron galopant sur une mare de pétrole. Les chocs, les froissements de tôle, ses cris et le verre brisé, tout arrivait dans un complet silence.

– Qu'est-ce qu'y peut bien gueuler ?

– Lambert, il criait quoi ce mec ?

Lambert ne dit rien. Qu'est-ce qu'il lui prenait, bougre de con, de vouloir être bien vu par ces trois brutes ?

D'après un témoin, le coureur criait « J'arrive ». Rien d'autre. Lambert trouvait que c'était suffisant. Sans doute pas pour les trois autres. Il ne répondit pas, et son silence le racheta un peu à ses yeux.

– Eh, on voit plus rien ! Où est-ce qu'il est ?

– Attends ! Ça va passer sur une autre caméra.

L'angle de vue changea. Ils voyaient maintenant le jeune homme courir de dos, avec une vue de face sur les voitures fonçant vers lui. Il débouchait de sous le pont, le flot des véhicules, en un torrent noir, contournant ce caillou blanc au cul poilu.

– Eh ben, il a pas froid aux yeux !

– Ça fait bien deux cent mètres qu'y court, ça doit être un record.

Savane balança un autre coup de coude à Roman, son *alter ego* en pire.

– Facile à savoir : y a même un chronomètre !

Explosion de rires gras. Lambert ouvrit la bouche pour protester, mais ces trois-là lui faisaient peur.

– Taisez-vous, bordel, regardez !

– Berlion aime pas qu'on parle pendant les films !

– La ferme.

Roman, Savane et Berlion. Aux Homicides, faire du bon boulot n'excluait pas la possibilité d'être débile. Ils en étaient la preuve par trois.

Sentant la fin proche, leur instinct de charognard les fit taire. La cendre des cigarettes oubliées tombait sur le carrelage, on n'entendait plus que le chuintement de la bande dans le magnétoscope.

Une berline de luxe fonçait sur le kamikaze, droit dans l'axe de la caméra. Le jeune homme écarta les bras en croix, buste tendu, en un dernier effort d'athlète coupant la ligne d'arrivée. La voiture fit une embardée *in extremis* et l'évita. Derrière elle suivait un poids lourd lancé à pleine vitesse.

Le coureur s'écrasa sans un bruit sur le camion, sa course folle stoppée nette, et repartit de façon absurde et immédiate dans l'autre sens. Le crâne fracassé, enfoncé dans les grilles de ventilation, projeta une couronne de sang sur la calandre. Le corps tout entier disparut, aspiré sous la cabine, tandis que la remorque, roues bloquées, commençait à glisser en travers du périphérique.

Le magnétoscope couina, la bande s'arrêta, figeant en une dernière image le camion en train de dérapier et le visage horrifié du chauffeur. En bas de l'écran les chiffres de l'horloge digitale s'étaient immobilisés.

Roman écrasa son filtre brûlé sur le carrelage.

– Bah, c'est dégueulasse.

– Je t'avais dit, c'est carrément dingue.

Ils continuaient à fixer l'écran, écœurés et déçus.

Savane se tourna vers le coin sombre où s'était réfugié Lambert.

– Hé, Lambert ? Qu'est-ce que tu crois, c'est un suicide ou un tueur en série ?

Ils s'écroulèrent de rire. Savane, cherchant l'air, en rajouta une couche.

– Merde ! Tu crois que ton patron a arrêté le chauffeur du camion ?

Ils en étaient à se pisser dessus quand la porte de la salle des moniteurs s'ouvrit. Lambert redressa sa longue carcasse dans un semblant de garde-à-vous coupable.

Guérin alluma la lumière. Les trois flics, surgis de la pénombre enfumée, essuyaient leurs larmes. Il jeta un coup d'œil à l'écran, puis lentement à Lambert. La colère, presque immédiatement, disparut de ses gros yeux marron, dissoute dans la lassitude.

Les visages de Berlion et ses acolytes passèrent de la rigolade à l'agressivité, avec l'aisance des flics rompus aux interrogatoires.

Ils sortirent lentement de la pièce, défilant devant Guérin.

Savane, sans doute le plus hargneux, articula entre ses dents :

– Hé, Colombo, ton imper traîne par terre.

Alors qu'il s'éloignait dans le couloir, il ajouta à voix haute :

– Fais gaffe à pas le traîner dans la merde de ton clébard !

Lambert piqua un fard, plongeant du nez vers ses chaussures.

Guérin éjecta la cassette du magnétoscope, la glissa dans sa poche et quitta la pièce. Lambert, lampadaire sans ampoule, resta planté là. Guérin reparut dans l'encadrement de la porte.

– Tu viens ? On a du travail.

Il faillit dire « J'arrive » d'un ton guilleret, mais quelque chose l'en empêcha. Traînant des pieds il s'en fut à la suite du Patron au long des couloirs. Il interrogea la silhouette devant lui, craignant d'y lire de la colère, mais n'y découvrit que l'éternelle fatigue dans laquelle le noyait son manteau. Un chien, et un maître qui n'avait plus besoin de laisse. Au contraire de Savane, il ne trouvait pas l'idée dégradante. Lambert y voyait plutôt une marque de confiance.

Le Patron avait passé l'éponge sans un mot, mais

Lambert savait à quoi s'en tenir. La gentillesse n'était pas une qualité requise dans ce bâtiment. Il fallait même admettre, à long terme, son inutilité. La gentillesse dans le coin, on s'en débarrassait le plus tôt possible, un peu honteux, comme d'un pucelage entre les jambes d'une vieille pute. Lambert se demandait si le Patron – quarante-deux ans dont treize de brigade – ne faisait pas cet effort contre nature uniquement dans son cas. Raison de plus, se disait-il, pour ne pas déconner : un, c'était un privilège ; deux, Guérin était certainement capable du contraire.

L'élève officier Lambert, poussant parfois la réflexion jusqu'aux limites de sa précision, se demandait si le Patron ne se servait pas de lui comme d'une sorte de bouée, de refuge pour ses sentiments. Lorsqu'il se perdait dans ces limbes hypothétiques, généralement après quelques bières, l'image du chien et de son maître revenait à chaque fois. Finalement, elle résumait leur relation de façon claire. Pour les humbles, l'humiliation est un premier pas vers la reconnaissance.

Lambert poussa la porte de leur bureau, méditant sur l'estime de soi, cette chose délicate que le Patron lui apprenait à cultiver.

Guérin se plongea dans le dossier du périphérique sitôt assis, son vieil imperméable tombant sur lui comme une canadienne de colonie de vacances, mal tendue et décolorée.

Comment s'appelait le type du périphérique déjà ? Lambert ne s'en souvenait plus. Un nom compliqué, avec des traits d'union. Impossible de s'en souvenir.

– Mon petit Lambert, qu'est-ce que tu dis de celui-

là ? Je pense comme toi, que ce n'est pas une façon très catholique de se suicider. Guérin se sourit à lui-même. Tu as remarqué, toi aussi, ces signes qu'il faisait à la caméra ?

Rien ne bougea dans le bureau, il n'y eut aucun bruit. Levant les yeux sur son subalterne, l'encourageant du regard, Guérin attendit un mot, une approbation. Lambert curait son nez d'aigle, fasciné par ce qu'il en extrayait et collait sous sa chaise.

– Lambert ?

Le grand blond sursauta, glissant les mains sous son bureau.

– Oui, Patron ?

– ... S'il te plaît, va nous chercher du café.

Lambert partit dans les couloirs, espérant ne pas y rencontrer trop de monde. En chemin il s'interrogea encore une fois sur le fait que personne, au Quai des Orfèvres, ne s'appelait jamais par son prénom. On disait toujours « Roman a encore divorcé », « Lefranc est en dépression », « ce con de Savane a eu un blâme », « Guérin est complètement cinglé », etc. Jamais de prénoms. À son avis c'était étrange, cette façon de rester distant entre amis.

Guérin écouta s'éloigner les pas traînants de son adjoint, et son regard se fit lointain. Immanquablement, le bruit de ces tennis pourries, glissant paresseusement sur le sol, l'entraînait vers des souvenirs de vacances. Cela lui rappelait le Maroc, et cet hôtel de luxe pour salaires moyens où il avait réservé une chambre. Un palace à la plomberie fragile où les serveurs, pleins d'un zèle endormi, se déplaçaient lentement, traînant des pieds en apportant des plateaux de

thé à la menthe. Une semaine assis à la terrasse de l'hôtel, à regarder la mer dans laquelle il n'avait pas trempé un orteil, à écouter les pas des serveurs. Les chaussures de Lambert, glissant dans les couloirs des Orfèvres, lui rappelaient le bruit des vagues léchant la plage. Il y avait un lien, direct, entre son adjoint et les marées de l'océan atlantique. Un rapprochement parmi tant d'autres, que personne n'avait jamais fait. Alors que la mer se retirait au loin dans les couloirs, il se demanda pourquoi Lambert continuait à

l'appeler Patron, à la façon d'un serveur marocain, alors qu'il lui avait dit mille fois de l'appeler simplement Guérin.

Il réalisa soudain qu'il y avait un lien, indéniable, entre les patrons et les vacances. Est-ce que ce n'était pas son propre patron, Barnier, qui lui avait conseillé de prendre ce congé ? *Guérin, quittez Paris et la Brigade un moment, les choses seront calmées quand vous reviendrez. Vous m'entendez, Guérin : tirez-vous quelque temps, loin d'ici.* Ce mot donc, patron, n'avait en quelque sorte rien à faire sur un lieu de travail. Guérin se replongea dans le dossier, mais distrait par ces images de bout du monde et cette conséquence directe qu'il voyait, désormais, entre les congés disciplinaires et l'islam.

Lambert revint avec deux gobelets en plastique, l'un noir et sans sucre qu'il posa sur le bureau du Patron, l'autre crémeux et saupoudré d'un demi-hectare de canne à sucre, qu'il posa sur le sien. Avant de s'asseoir il avança jusqu'au mur et d'un geste sûr arracha une petite feuille du calendrier. En chiffres et lettres rouges apparut le 14 avril 2008. Il retourna s'asseoir et commença à boire son café, les yeux fixés sur la date du jour.

Deux ans plus tôt, au retour du Maroc, on avait indiqué ce petit bureau à Guérin. Deux tables, un néon, deux chaises, des prises électriques et deux portes, comme si l'entrée et la sortie ne se faisaient pas par la même. Il n'y avait en fait, à proprement parler, aucune sortie à ce bureau. Derrière une des tables, une branche de corail blanc à visage humain, tournée vers un mur sans fenêtre, contemplait l'avenir avec calme. Il semblait que Lambert, depuis ce jour, n'eût pas bougé de la chaise, et que l'avenir ait définitivement remis son arrivée à plus tard.

Le bureau était au bout du bâtiment, à la pointe ouest de l'île de la Cité. Pour s'y rendre il fallait traverser la moitié du 36, ou emprunter une entrée secondaire et un vieil escalier de service. Barnier lui en avait remis les clefs, lui faisant comprendre que la traversée des locaux, pour venir jusqu'ici, était un effort inutile.

Votre nouvel adjoint, avait dit Barnier. Votre nouveau bureau. Votre nouveau boulot. Vous êtes aux Suicides, Guérin. Guérin, les Suicides, ici, c'est vous.

La seconde porte donnait sur une autre pièce bien plus vaste, dont leur bureau gardait l'entrée. Les archives des suicides de la ville de Paris. Une partie du moins, celle de la préfecture de police. De les avoir choisis, le jeune Lambert et lui-même, comme cerbères de cette étendue sans fin de rayonnages et de dossiers, était un signe qu'il n'avait pas encore expliqué. Mais il était patient.

Ces archives n'étaient plus consultées, ce n'étaient que les restes anachroniques de dossiers maintenant informatisés, des copies papier établies pour des compagnies d'assurances et rarement réclamées. Il était question presque chaque mois de les évacuer vers

une décharge. Il n'y avait plus que Guérin pour les alimenter et y passer des heures avec, de temps à autre, un étudiant en sociologie venu y fouiller le fait social. Ces étudiants assuraient la survie des archives : l'Université en avait fait un matériau de recherches, dont la disparition aurait provoqué un scandale. Les dossiers les plus anciens remontaient à la révolution industrielle, époque où le suicide, comme une sorte de contrepoids au progrès, avait amorcé son âge d'or. Guérin, depuis deux ans et le bruit des vagues, était devenu un spécialiste de la mort volontaire. Une dizaine de cas par semaine, des centaines d'heures dans la salle des archives : il était devenu une encyclopédie vivante du suicide parisien. Méthodes, milieux sociaux, saisons, états civils, horaires, évolutions, législation, influence des cultes, âges, quartiers... Après une semaine passée à fouiller ces cartons poussiéreux, il avait oublié jusqu'à la raison de son arrivée dans ce cul-de-sac.

Les Suicides étaient une corvée redoutée de la Judiciaire. Pas un service à proprement parler, mais une partie du boulot qui avait une tendance naturelle à se séparer des autres tâches. Chaque suicide supposé faisait l'objet d'un rapport, confirmant ou infirmant les faits. En cas de doute, une enquête était ouverte ; dans presque tous les cas, il s'agissait de cocher une case. Si investigation il y avait, l'affaire quittait les mains de Guérin, pour atterrir dans celles de types comme Berlion et Savane. Les puissances hiérarchiques qui vous conduisaient aux Suicides ne pouvaient être renversées que par des forces plus grandes encore, dont on ne savait pas même s'il en existait. On ne sortait des Suicides qu'à l'âge de la retraite, par démission, *via* une dépression et une maison de repos ou encore – les

cas étaient fréquents dans cette branche, plus encore que dans le reste de la police – en finissant soi-même avec son arme de service dans la bouche. De ces options, toutes étaient souhaitées à Guérin, dans un ordre de préférence variable. Mais celle que personne n'avait envisagée était qu'il se sente là-bas comme un poisson dans l'eau.

C'était arrivé.

Résultat, Guérin avait ajouté à la haine de ses collègues la répulsion viscérale qu'inspirent les pervers, lorsque, plongeant dans ce qui répugne à tous, ils semblent s'y régaler.

Deux ans plus tôt, Guérin, quarante ans et major de promotion de l'École supérieure des officiers, était inégalement apprécié. Mais on respectait ses compétences, fermant encore les yeux sur des comportements étranges. Des dérapages, de plus en plus fréquents, en dehors du champ de la raison commune et des méthodes classiques d'investigation. Dérapages mis sur le compte de son cerveau de Nobel, qu'on espérait en ordre même s'il était devenu difficile à suivre. Deux ans plus tard sa carrière était morte, son personnage abhorré et son unique adjoint un demeuré notoire.

Après la chute, Guérin s'était soumis à une évaluation psychologique. On avait aussi essayé de lui trouver des tares physiques pour le virer. Mais dans les deux domaines, physique et mental, aucune raison valable de l'envoyer en retraite n'avait été découverte. Si quelque chose comme de la folie habitait son esprit, cette folie entraît sans forceps dans les cases de la normalité. Le Dr Furet – psychiatre indépendant consulté par erreur – avait ajouté une note au dossier de Guérin, une note qui avait fait du bruit : « Le sujet, de façon

parfaitement raisonnée, semble penser, comme certains voient en Dieu un concept unifiant tous les autres, que le monde ne peut se comprendre et s'expliquer, i.e. son travail de policier ne peut se faire, que si l'on admet cette idée – absurde ? – que tout est lié, qu'aucun événement ne peut être conçu ou compris isolément, sous peine d'en perdre le sens, la causalité et les effets. Le sujet est sain d'esprit et apte au travail de police. »

Furet avait aussi déclaré à Barnier, qui essayait gentiment de lui faire réviser son diagnostic : « Il peut faire des erreurs, comme tout le monde, mais si vous le virez de la police, pour garder la mesure des choses, vous devriez démissionner en même temps, et probablement changer de ministre. »

Guérin était resté. Aux Suicides.

Au bord d'un glissement de terrain objectif, le petit lieutenant se concentrait toujours sur le cas du nudiste kamikaze, de plus en plus suspect. Cherchant le soutien de son adjoint, une main sur son crâne dégarni travaillant à sa brillance inquiète, il interrogea à nouveau.

– Vraiment, qu'est-ce que tu en penses ?

Les yeux au plafond, Lambert articula lentement.

– J'ai pas entendu la pluie cette nuit.

Guérin ne comprit pas, puis leva les yeux à son tour. La tache rose avait effectivement grandi.

Leur bureau était au dernier étage, sous les combles. Plus exactement, sous le « Séchoir ». La toiture fuyait, de l'eau tombait sur les vêtements étendus, les imprégnait puis gouttait, chargée de sang. L'eau s'accumulait en flaque sur le vieux parquet, passait entre les lattes, gorgeait le plâtre du plafond et se diffusait en

une tache rosée, de forme variable, grandissant et se rétractant au-dessus de leurs têtes au rythme des précipitations. La tache laissait derrière elle, à chaque reflux, des auréoles brunâtres et concentriques qui évoquaient une tranche d'améthyste.

Il avait plu cette nuit et jusque tôt ce matin. Une pluie lourde annonçant le printemps. La tache rose avait grandi, améthyste vivante, pouls minéral des victimes décédées dont on étendait dans les combles les vêtements ensanglantés. Des pièces de dossiers qui dégageaient en été une odeur insupportable.

Guérin contempla la tache en silence, et le bruit des vagues, les chaussures de Lambert, les roues du camion glissant sur l'asphalte mouillé, l'auréole de sang sur la calandre, tout cela devint une sorte d'idée en trois dimensions et son stéréophonique : aucune modernité ne pouvait faire l'économie de grandes salles aux rayonnages surchargés ; tout devait trouver sa place.

Il se leva, ouvrit la porte des archives et marcha entre les rangées de dossiers. Au fond de la salle il descendit un grand carton d'une étagère, y déposa le dossier du périphérique et la bande vidéo. Frottant sa tête comme une bonne une soupière en argent, il quitta les murmures des archives, sédiments de cellulose dont lui seul entendait la musique.

Il se rassit à son bureau et avec Lambert leva les yeux pour observer la tache. Le mouvement imperceptible de l'eau et du sang, se propageant par lente capillarité, était accompagné par le grincement régulier des chaises, sur lesquelles ils déplaçaient leur cul en attendant le déluge.

Ils n'entendirent le téléphone qu'après plusieurs sonneries.

L'appareil sonnait en moyenne une fois et demie par jour, avec deux extrêmes pendant l'année : l'une maximale, de juin à début juillet, quand le soleil faisait croître l'agitation sociale tel un complexe chimique sous l'effet de la chaleur ; l'autre minimale, de décembre à janvier, lorsque le froid engourdissait la vie, la privant d'autant d'énergie pour se nuire à elle-même.

Guérin regarda sa montre, décrocha, nota des informations sur son carnet, puis son imperméable jaune délavé se dressa, fantomatique.

À la porte il se retourna vers son stagiaire, absorbé dans la contemplation du plafond.

– Tu viens ? On a du travail.

Lambert suivit Guérin qui se massait le crâne, embarrassé.

– Il faut que tu arrêtes de montrer des pièces de dossiers aux autres. Je t'avais dit de regarder la bande, pas d'organiser une projection. Tu m'entends ?

Empourpré, Lambert remonta la fermeture Éclair de sa veste de jogging.

– Oui, Patron.

Des nuages blancs, sur fond bleu-gris, filaient dans le ciel, poussés par des vents d'altitude qui laissaient la terre au repos. Débouchant de leur escalier privatif en pleine lumière, Guérin ne leur accorda aucune attention.

Alors que son adjoint démarrait la voiture de service, il repensa, pour se détendre, aux émissions qu'il avait regardées la nuit dernière. Il se mit en tête de

trouver, sachant qu'il y en avait forcément un, le rapport entre la civilisation disparue de l'île de Pâques et la pêche à la truite dans le Montana. Un petit exercice, pour tromper son envie mitigée de scruter l'œil terne d'un cadavre.

Lambert se mit à siffloter *Le Petit vin blanc*. Il aimait conduire et sentir le moteur faire tous ces efforts pendant qu'il n'en faisait aucun.

Guérin se demandait si les habitants de Pâques n'avaient pas – occupés par milliers à tailler des cailloux de la taille d'une maison pour faire plaisir à des emplumés – pêché trop de poissons au point de crever de faim. Ça se tenait, vu qu'il n'y avait plus un arbre sur cette île pour donner une noisette, une fois qu'ils eurent fini de dresser leurs statues. Les dernières, faute de bois pour le transport, étaient même restées dans les carrières. Déforestation, érosion des sols, surpopulation, plus rien à manger sur terre, surexploitation des pêcheries, retour à la case départ : population zéro. De leur côté, les pêcheurs du Montana se plaignaient de l'abattage des forêts, de l'appauvrissement des sols et de la pollution des rivières par les mines de cuivre. Les truites disparaissaient, décimées par des espèces parasites proliférant dans ces eaux déséquilibrées, et il était même question des jeunes qui quittaient l'État, faute de travail dans les fermes devenues improductives. Le lien, c'était donc les arbres. La cause était, d'un côté la taille des sculptures, de l'autre celle des sociétés forestières et minières. L'effet ? La fin d'un sport de nature et l'anéantissement d'une civilisation.

D'ailleurs, en voyant les sculptures géantes, Churchill avait ricané. Or il ne manquait pas une occasion d'enfoncer les hommes lorsqu'ils le méritaient. En

conclusion, Guérin se dit qu'il n'était plus raisonnable ni de se baigner dans la mer, ni de creuser la terre, vu que l'Homme, cette espèce déséquilibrée, y avait déjà enfoui des preuves innombrables de ses crimes, plus encore qu'il n'en avait disséminé à la surface des choses.

*

La jeune femme avait vingt-quatre ans, étudiante en lettres modernes. Sur la table de nuit, un tube vide de barbituriques puissants, sans doute prescrits par un médecin à l'ordonnance légère à une étudiante trop sensible. Vu qu'elle n'en avait pas laissé, de lettre, et que ça ne collait pas avec une nature littéraire, Guérin conclut à une tentative qui avait mieux tourné que prévu. Le téléphone, dans la main de la jeune femme allongée sur son lit, enfonçait le clou. Catégorie « appel au secours », « option acte manqué irréparable ».

Le petit appartement était plein de chuchotements, de hoquets et de sanglots. Les flics travaillaient en silence. Des « Non ! » Des « C'est impossible ! » retentissaient parfois, déchirant les consciences. Les cris de la mère, que le père étouffait dans ses bras, empêchant la pauvre femme de se précipiter dans la chambre. Sa fille, le visage blanc, lèvres violettes et yeux troubles de cataracte *post mortem*, ne pouvait plus l'entendre appeler.

Guérin trouvait parfois problématique de compatir aux souffrances des familles. Ces démonstrations confuses et tardives le mettaient mal à l'aise.

Lambert, lui – comme à chaque fois que la fille était

jolie –, s'était mis à chialer avec les parents. Le lieutenant Guérin, gêné, l'en remerciait silencieusement.

Si la sensibilité répugnait aux flics, le public ne s'en plaignait pas. Les familles adoraient Lambert. Guérin avait toujours eu besoin, dans sa vie, d'un homme qui sache pleurer. Il l'avait trouvé deux ans plus tôt, corail endormi, dans un petit bureau au plafond gorgé de sang.

Devant l'évidence du suicide Guérin posa aux parents les questions d'usage, de façon machinale. À défaut de compassion, le professionnalisme était apprécié des civils en état de choc. Il vérifia ensuite ce qui devait l'être ; témoignages des voisins, horaires, état de l'appartement, marque des cachets, la dose d'alcool indispensable pour les rendre mortels, l'aspect du corps, etc.

Dans la chambre, distrait, il se demanda ce qui ne collait pas avec sa théorie sur l'île de Pâques. Il s'assit pour réfléchir, et au bout d'une minute se frappa le crâne du plat de la main. Churchill avait aussi ricané en voyant les pêcheurs américains, des gens pourtant sincèrement tristes... Ce n'était pas dans ses habitudes. Lorsque le légiste entra dans la chambre pour établir le certificat de décès, le toubib resta à bonne distance, inquiet. Guérin le salua sans comprendre. Il sourit, avant de réaliser qu'il était assis sur le lit, à côté du cadavre des lettres modernes qui lui tendait un téléphone. Le fracas d'une vague de honte le fit se lever d'un bond.

La chaleur du sang refluant de son visage, il sentit dans son corps un grand froid, suivi d'une soudaine fatigue. C'était le poids de la responsabilité qui s'imposait à lui, malgré la honte. La responsabilité intime de devoir expliquer des forces souterraines,

violentes et hypocritement niées. Des forces invisibles qui se manifestaient parfois – traversant des parents à l’innocence douteuse, remontant à la surface dans un étalage de puissance – sous l’apparence d’un cadavre de jeune femme malheureuse. Guérin venait de se rendre compte, se voyant assis sur ce lit, occupé à des théories lointaines, qu’il devenait un de leurs pantins familiers et séduits, une rationalité fragile dans un flux grondant. Le ventre de la femme émit des sons grotesques. Son corps se vida d’une substance liquide qui n’avait rien des effluves éternels de l’âme.

Le légiste, dégoûté, s’écarta pour le laisser sortir.